

Vidéo

Richard Martineau, Johanne Larue et Martin Girard

Numéro 145, mars 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50412ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martineau, R., Larue, J. & Girard, M. (1990). Compte rendu de [Vidéo]. *Séquences*, (145), 5–8.

colossale beauté sauvage de la partition que Basil Poledouris écrit en 1982 pour **Conan the Barbarian** de John Millius. Vibrant hommage au style de Miklós Rózsa, cette oeuvre puissante et exaltante, pleine de fureur flamboyante, en plus de révéler le nom d'un musicien de tout premier ordre, contribua à plus d'un titre à gommer les outrances d'un scénario violent et à l'élever au niveau épique.

La plus insondable

Je fus bien sévère à l'époque de sa sortie en 1982 pour la partition de Philippe Sarde pour le film **La Guerre du feu** de Jean-Jacques Annaud. Avec le temps, j'en suis venu à nuancer de plus en plus ma position qui voulait que cette splendide composition ne convenait nullement au sujet de ce



film sur les débuts de l'humanité. Je crois maintenant que Sarde et Annaud savaient ce qu'ils faisaient en donnant la voix de nos ancêtres à un monumental ensemble constitué d'un chœur, d'un orchestre symphonique et d'une importante section de percussions. La partition, complexe, à la fois violente et réservée, romantique et moderne, se veut une métaphore de la naissance de l'intelligence et de l'amour émergeant de l'instinct animal de concert avec la domestication du feu. Avec mes excuses à Philippe Sarde, je lui témoigne toute mon admiration pour l'une des oeuvres cinémusicales les plus marquantes de ces dix dernières années, authentique poème symphonique des débuts de l'humanité.

La plus envoûtante

En 1983, Roger Spottiswoode tournait **Under Fire**, un courageux



témoignage sur le rôle ambigu de la presse américaine dans les conflits alimentés par la politique extérieure américaine en Amérique latine. Rien n'a bien changé depuis et le film, littéralement propulsé par une musique extraordinaire de Jerry Goldsmith, n'a rien perdu de son actualité. Cette partition majeure de Goldsmith, soutenue par le jeu enivrant de Pat Metheny, et la scansion obsédante de flûtes de Pan, disait toute la folie des souffrances de la guerre, les aspirations et la détermination d'un peuple. **Under Fire** de Jerry Goldsmith est une saisissante symphonie concertante pour guitare, flûtes de Pan, synthétiseurs et orchestre, qui ne cesse de m'envoûter à chaque audition. Une réédition sur disque compact de l'enregistrement devenu très rare de cette oeuvre serait la bienvenue.

La plus romantique

Philippe Sarde à nouveau signait en 1984 une autre de ses oeuvres majeures pour le **Fort Saganne** d'Alain Corneau. Ici, il faut se taire devant la simple beauté des mélodies confiées au



violoncelle ou au piano. Partition peut-être moins structurée que d'habitude chez Sarde, cette musique en clair-obscur se laisse porter en une sorte de rêverie romanesque, emplie d'une infinie nostalgie. La critique ne fut guère tendre à l'époque pour le film et sa musique qu'on qualifia de «sirop

redundant»... Je me demande si l'on a écouté la même oeuvre? Quoi qu'il en soit, une telle maîtrise d'écriture doit faire l'envie de nombreux musiciens, pour le plus grand émoi des mélomanes.

La plus trépidante

Quand, en 1985, **Silverado** sort sur les écrans, le nom de Bruce Broughton, le compositeur, est totalement inconnu. Après ce film, il est une révélation. Si le film est un pastiche, voire un respectueux hommage aux westerns — surtout de série B — des années 40 et 50, sa musique cependant reprend très



sérieusement la voie tracée par

Aaron Copland, Dimitri Tiomkin, Jerome Moross et Elmer Bernstein. Là où Broughton a triomphé, c'est en faisant une oeuvre personnelle tout en utilisant des recettes éprouvées du genre que l'on aurait pu croire éculées. Il en est sorti l'une des partitions les plus vivantes qui soit, pouvant venir se ranger sans honte aux côtés de ses illustres devancières. Les compositions ultérieures de Broughton n'ont fait que confirmer la stature de ce musicien dont on entendra certainement encore parler dans les années à venir.

La plus magique

La musique que Jerry Goldsmith composa en 1986 pour **Legend** de Ridley Scott connut, on le sait, un sort peu enviable. Jugée trop peu commerciale, ou trop classique, pour attirer une jeune clientèle, elle fut remplacée par les sonorités électroniques vaporeuses du groupe allemand Tangerine Dream. Et pourtant, ce film merveilleux avait permis à Goldsmith d'aller puiser le meilleur de lui-même et de créer la partition

la plus lyrique de sa carrière. Elle demeure son oeuvre la plus accomplie à ce jour, tant par son ampleur que par l'immense travail de recherche mélodique, rythmique et instrumental qu'elle engendra. Peut-être nulle part ailleurs, Goldsmith a réussi une union aussi étroite et harmonieuse de l'orchestre, des voix humaines et de l'électroacoustique. La place de **Legend** dans ce palmarès est on ne peut plus fondée.

La plus sabbatique

John Williams a le don d'écrire de ces pièces qui ne tardent pas à devenir d'authentiques morceaux d'anthologies dont la Danse des sorcières, tirées de la partition de **The Witches of Eastwick** de George Miller (1987), n'est que la dernière en date. Plein d'un humour noir et grinçant, hommage à peine déguisé au grand Bernard Herrmann que Williams a toujours admiré — on pense à la musique de **The Devil and Daniel Webster** — cet immense éclat de rire fut une bouffée d'air frais dans l'oeuvre d'un musicien que guettait l'ankylose de l'espace interstellaire...

Et quelques autres ...

Ici, les laissées-pour-compte ne sont pas des déchets. Au contraire, toutes ont, à leur manière, marqué les années 80 et en sont représentatives. Il m'a coûté de ne pas mentionner la touchante partition de John Morris pour **The Elephant Man**. Ou celle d'Ennio Morricone pour **Marco Polo**. John Scott avec **The Shooting Party** aurait pu aussi être mentionné, tout comme Henry Mancini pour **Lifeforce** ou **The Glass Menagerie**. James Horner aurait sans doute mérité une mention pour **Brainstorm**. Me pardonnera-t-on l'exclusion des **Ailes du désir** de Jurgen Knieper ou de **Coup de torchon** de Philippe Sarde? Autant de partitions, de genres et d'approches différents, mais qui témoignent tous que la grande musique de film est bien vivante et attend qu'on lui prête une oreille sympathique.

François Vallerand

LES MARX BROTHERS ET W. C. FIELDS

Afin de présenter l'oeuvre des Marx Brothers et de W. C. Fields à une toute nouvelle génération de cinéphiles, la compagnie Vestron Vidéo a récemment autorisé la distribution de deux superbes cassettes d'anthologie. D'une durée de 100 minutes chacune, ces cassettes rassemblent les extraits les plus représentatifs de la carrière de ces artistes prolifiques qui, chacun à sa façon, ont marqué le cinéma des années 30.

La première, The Marx



Brothers in a Nutshell, est commentée par nul autre que Gene Kelly. Grâce à des extraits tirés de **Duck Soup**, **Animal Crackers**, **Cocoanuts**, **A Day at the Races**, **Horse Feathers**, **Monkey Business** et **A Night at the Opera** (entre autres), on y étudie l'humour absurde de Groucho, Harpo, Chico et Zeppo.

Quant à la seconde, **W. C. Fields Straight Up**, elle est commentée par un autre «alcoolique» célèbre, Dudley Moore. On peut y voir des extraits



de films tels que **My Little Chickadee**, **The Bank Dick**, **The Dentist**, **The Golf Specialist** et **Never Give a Sucker an Even Break**. Notons que l'année de sa diffusion sur les ondes de la télé américaine, cette production remporta l'Emmy du meilleur documentaire.

Deux cassettes incontournables, donc, destinées à ceux qui veulent mieux connaître les «prédécesseurs» de Woody Allen et de Arthur.

- **The Marx Brothers in a Nutshell**, #5362;
- **W. C. Fields Straight Up**, #5363.

Richard Martineau

LUCILLE BALL

Née en 1911 (et décédée l'an dernier), Lucille Ball ne fut pas qu'une star de la télé: elle tourna aussi de nombreux films, qui lui valurent un certain succès. Sa carrière débuta dans les années 30. Ex-choriste (on disait à l'époque «Goldwyn Girl») dans des revues musicales de la MGM, elle décrocha ses premiers rôles secondaires en 1937, aux côtés des Marx Brothers, de Red Skelton et de Bob Hope. Spécialiste du slapstick et de la comédie burlesque, elle tenta également une percée vers une carrière dramatique — mais sans grand



succès. C'est alors qu'avec son mari Desi Arnaz, elle produisit en 1951 le premier épisode de **I Love Lucy**, la première série télévisuelle à ne pas être enregistrée en direct. La réponse du public fut fulgurante. Ses apparitions au cinéma se firent

dès lors de plus en plus rares, jusqu'à ce qu'elle quitte définitivement le grand écran après l'échec catastrophique de la comédie musicale **Mame**, en 1974.

Afin de rendre hommage à cette comédienne aux cheveux roux, aux yeux verts et à la large bouche rouge, la compagnie Turner Home Entertainment a lancé sur le marché **The Lucille Ball Signature Collection**, une collection de cassettes rassemblant certains de ses films. Parmi les titres proposés, notons:

- **I Dream Too Much** [1935] avec Henry Fonda, #6036;
- **Easy Living** [1949] avec Victor Mature, #6035;
- **The Affairs of Annabel** [1938] avec Jack Oakie, #2008;
- **Joy of Living** [1937] avec Douglas Fairbanks Jr., #6037;
- **Too Many Girls** [1940] avec Richard Carlson, #2076;
- **Seven Day's Leave** [1942] avec Victor Mature, #6039;
- **The Big Street** [1942] avec Henry Fonda, #2092;
- **A Girl, A Guy and A Gob** [1941] avec George Murphy, #2013;
- **Valley of the Sun** [1942] avec James Craig, #6041;
- **You Can't Fool your Wife** [1940] avec James Ellison, #2077;
- **Dance, Girl, Dance** [1940] avec Maureen O'Hara, #6034;
- **Look Who's Laughing** [1941] avec Edgar Bergen, #6038.

Richard Martineau

THE THIN MAN

C'est en 1934 que Dashiell Hammett, figure de proue du roman noir américain et activiste extraordinaire, écrit **L'Homme mince (The Thin Man)**. Tournant le dos à son univers cynique et désespéré, l'ex-détective aborda un genre qui lui était jusque-là étranger: la comédie policière. Or, non seulement le roman remporta-t-il un vif succès, mais on décida d'en faire un film. Réalisée par W. S. Van Dyke, un ancien assistant de Griffith qui avait la réputation

d'être le cinéaste le plus rapide de Hollywood, l'adaptation



cinématographique du roman de Hammett donna naissance à l'une des séries les plus populaires du cinéma d'avant-guerre. Pour incarner le détective Nick Charles, on fit appel à William Powell, un comédien qui avait plutôt l'habitude de jouer des rôles de méchants sophistiqués et élégants. Flanqué de Myrna Loy, qui jouait sa femme Nora, Powell devint du jour au lendemain une véritable star.

La compagnie MGM/UA Home Video Presentation distribue les 6 films de la série. On peut donc revoir:

- **The Thin Man/L'Introuvable** (1934), #M300608;
- **After the Thin Man/Nick gentleman détective** (1936), #M300820;
- **Another Thin Man/Nick joue et gagne** (1939), #M300868;
- **Shadow of the Thin Man/L'Ombre de l'Introuvable** (1941), #M300967;
- **The Thin Man Goes Home/L'Introuvable rentre chez lui** (1944), #M300970;
- **Song of the Thin Man/Meurtre en musique** (1947), #M300969.

Richard Martineau

VAN GOGH ET TOULOUSE-LAUTREC

Décidément, les peintres européens sont de plus en plus à la mode par les temps qui courent. Non seulement le marché des oeuvres d'art est-il en pleine effervescence, mais on annonce le tournage de trois longs métrages



sur la vie de Vincent Van Gogh! De son côté, la compagnie MGM/UA a décidé d'ajouter de l'eau au moulin en distribuant deux classiques des années 50: **Lust for Life** de Vincente Minnelli, et **Moulin-Rouge** de John Huston. Portant respectivement sur la vie de Vincent Van Gogh et de Henri Marie de Toulouse-Lautrec, deux peintres qui ont fréquenté le même atelier vers les années 1880, ces deux chefs-d'oeuvre ont, chacun à sa façon, marqué le cinéma américain. Dans **Lust for Life**,



Vincente Minnelli a créé de magnifiques images, tout imprégnées des jaunes fauves qui ont rendu Van Gogh célèbre; de plus, Kirk Douglas nous livre l'une des meilleures performances de sa carrière. Quant au **Moulin-Rouge** de Huston avec Jose Ferrer, il multiplie les décors et les costumes pour mieux nous plonger au coeur du Montmartre des années 1800; celui des bordels, des salons de thé et des bistrotts. Deux productions exceptionnelles, qui ont su relever avec succès le défi, difficile, du film biographique.

- **Lust for Life** (1956), #M200510;
- **Moulin-Rouge** (1954), #M201734.

Richard Martineau

BRIDESHEAD REVISITED

De temps en temps, la télé produit des oeuvres d'une telle qualité qu'on ne peut s'empêcher de les proposer aux cinéphiles les plus avertis. C'est le cas de la magnifique série **Brideshead Revisited**, produite par Granada Television. Réalisée par Charles Sturridge et Michael Lindsay-Hogg, cette somptueuse adaptation du roman d'Evelyn Waugh ravira même les spectateurs les plus difficiles. Portrait nostalgique de l'Angleterre de l'entre-deux



guerres, chronique douce-amère d'une famille de la noblesse britannique et critique acerbe du catholicisme, cette superproduction d'une durée de neuf heures est maintenant disponible en six cassettes de quatre-vingt-dix minutes chacune. A travers l'amitié qui unit Charles Ryder (Jeremy Irons) et Sebastian Flyte (Anthony Andrews, éblouissant), nous assistons au déclin de l'Empire britannique, qui perd peu à peu de ses plumes à mesure qu'il s'enfoncé dans la guerre. Non contents de nous transporter dans de merveilleux décors et de nous faire entendre de savoureux dialogues, à la fois poignants et cyniques (comme seul Evelyn Waugh pouvait les écrire), les créateurs de **Brideshead Revisited** nous donnent la chance de voir le talent de Claire Bloom, de Sir Laurence Olivier et de Sir John Gielgud.

Que demander de plus?

- **Brideshead Revisited** (1981), Virgin Vision, Portfolio Collection, #70144-45-46-47-48-49.

Richard Martineau

THE LOVELESS

Vous avez vu et avez aimé **Near Dark**, de Kathryn Bigelow, cet hybride à la fois «film de vampires» et western contemporain? Vous attendez donc sûrement avec impatience la sortie de **Blue Steel**, le nouveau thriller de la désormais célèbre réalisatrice américaine. Mais saviez-vous que son premier film est disponible sur vidéo, et qu'il met en vedette le très troublant Willem Dafoe (**The Last Temptation of Christ, To Live and Die in L.A.**)?

Il s'agit de **The Loveless** (1983), sorte de remake critique de **The Wild One** (1954), le film de motards dans lequel Marlon Brando s'affichait en rebelle, toutes causes confondues. Tel que réalisé par Bigelow et Monty Montgomery, **The Loveless** apparaît beaucoup moins romantique que le premier film. Le ton est résolument existentialiste, voire même nihiliste. Les personnages, de jeunes adultes pour la plupart, confrontent le vide de leur existence et s'y perdent, n'ayant ni le courage, ni l'imagination nécessaire pour se rebeller. Le film se termine dans l'horreur et la violence; un mode qui, on le sait, fascine Karyn Bigelow.

The Loveless, c'est aussi un essai cinématographique parfois expérimental. On y retrouve, par exemple, un plan séquence étonnant, très long et statique, qui filme en plongée, l'intérieur d'un dîner où il ne se passe absolument rien. L'effet d'aliénation y est plus qu'éloquent. À l'opposé, la finale, très expressionniste par son montage et sa palette de couleurs, rend bien tout le côté cauchemardesque du drame à l'écran. Le scénario n'est pas conventionnel non plus, puisqu'il réduit au minimum les éléments de l'intrigue et le profil psychologique des personnages. Le récit est donc contemplatif, au même titre que la composition des images et les mouvements de caméra. Quant au jeu des interprètes, il s'accorde au reste de l'oeuvre: minimaliste, maniéré et très physique. Willem Dafoe est particulièrement à l'aise

dans le rôle du motard errant, une composition très stylisée qui doit se rapprocher du travail qu'il effectue au théâtre. ⁽¹⁾ Avec son long corps noueux serré dans un costume de cuir, sa peau très blanche et son sourire malveillant, Dafoe ressemble à un vampire. Un présage du film qui allait suivre?

Quoi qu'il en soit, **The Loveless** fait partie de ces premières oeuvres qui ne laissent aucun doute quant au brillant avenir de leurs réalisateurs/trices. À découvrir.

Johanne Larue

(1) Dafoe et son épouse, Elizabeth Le Comte, sont les fondateurs du Wooster Group, une troupe expérimentale du théâtre new-yorkais.

THE STEPFATHER

Le «suspense hitchcockien» est une expression qui ne veut pas dire grand-chose, mais que plusieurs critiques ont utilisée souvent durant les années 80 pour qualifier des thrillers comme **Jagged Edge, The Bedroom Window** ou **Fatal Attraction**. Mis à part Brian De Palma, il n'existe pourtant guère de successeurs vraiment dignes du vieux maître anglais de la terreur. Mais au cas par cas, il est possible de signaler certains films dont on peut présumer que le vieil Alfred n'aurait pas eu honte. **The Stepfather** est de ceux-là. C'est un thriller qui n'a pas connu le succès qu'il méritait lors de sa sortie en 1987. L'histoire n'est pas sans rappeler celle du film de Hitchcock **Shadow of a Doubt**; sans avoir la valeur de ce dernier, il s'agit d'une production très au-dessus de la moyenne actuelle du genre.

Comme dans le film de Hitchcock, il s'agit d'une sorte de démythification du concept sacré de la famille américaine et du **good way of life** de nos voisins du sud. Dans les premières scènes, un père de famille massacre sa femme et ses enfants suite à un incident banal. Il appert que cet homme est un ardent défenseur du concept de la famille et qu'à la moindre alerte il préfère tuer les siens plutôt que



d'être à la tête d'une famille déchirée. Le meurtrier change ensuite d'identité et de localité pour refaire sa vie avec une autre femme, mère d'une jeune adolescente. La brutalité des premières scènes cède la place au suspense pur, alors que la jeune fille se met progressivement à soupçonner son beau-père d'être un meurtrier. La force du film tient principalement dans son écriture d'une redoutable efficacité. Les auteurs ont compris que les meilleurs suspenses ne sont pas seulement l'affaire de quelques morceaux de bravoure épisodiques, mais plutôt le résultat d'un climat d'angoisse persistant. Le scénariste, Donald E. Westlake, est parti d'une idée simple mais forte et il en a extrait toutes les situations possibles de suspense sans jamais devoir forcer la note. Au contraire, le film se déroule dans un contexte de vie familiale sans histoires, qui rend l'ensemble encore plus troublant. Seules quelques scènes plus violentes, vers la fin, font basculer le film dans les recettes plus convenues du genre. Ces moments ultimes permettent au réalisateur, Joseph Ruben, de s'amuser un peu avec les scènes à faire dans ce type de finale où le meurtrier passe à l'action. Autrement, la réalisation est plutôt rigoureuse et sobre. Terry O'Quinn campe le beau-père, alors que Jill Schoelen et Shelley Hack sont ses victimes potentielles. Bref, un suspense à découvrir et si cela vous plaît, surveillez la suite intitulée **The Stepfather II**, qui vient d'être terminée.

Martin Girard

FOREVER LULU

Les découvertes vraiment mémorables sont plutôt rares lorsqu'on arpente les couloirs d'un club vidéo à la recherche de films inédits en salle. De façon générale, lorsqu'un film sort directement sur cassette, c'est qu'il y a anguille sous roche. Lorsqu'une **major** américaine se retrouve avec un film au potentiel commercial à peu près nul, elle préfère limiter les dégâts en s'évitant les coûts astronomiques d'un lancement en salle. **Forever Lulu**, distribué par la **major** Tri-Star, est un de ces «rejets» qui n'ont pas connu l'obscurité des salles montréalaises. En voyant le film, on comprend un peu pourquoi. Il s'agit d'une évidente imitation de **Desperately Seeking Susan**, et cela même si l'histoire diffère passablement de celle concoctée par Susan Seidelman. Les trente premières minutes du film sont assez savoureuses. Hanna Schygulla joue le rôle d'une jeune immigrée allemande qui vit pauvrement à New York en caressant le beau projet de faire publier son premier roman. Mais dans l'attente de devenir une auteure riche et célèbre, elle broie du noir dans un appartement misérable et avec un emploi peu reluisant. Elle qui avoue ne pas avoir fait l'amour depuis le règne de Jimmy Carter est forcée d'écrire de la pornographie pour faire des sous. Ce personnage fantaisiste et assez touchant, Schygulla le campe avec un amusement sympathique. Les dialogues sont drôles, le rythme est vif et la réalisation juste assez sincère pour gagner notre indulgence malgré ses maladroites.

C'est ensuite que les choses se gâtent. Le film court tout droit vers la catastrophe et s'y empêtre allègrement dans la dernière demi-heure. Car non content de broser le portrait de cette gentille perdante au grand cœur, le réalisateur Amos Kollek (qui est aussi scénariste et producteur) a voulu compliquer l'affaire. Alors interviennent la mafia, la police, la drogue et les médias pour transformer l'histoire en une improbable **success story**

à l'américaine. Kollek ne possède ni l'imagination ni l'efficacité de Seidelman. Son scénario est brouillon et contient trop de facilités et d'in vraisemblances. Ce n'est que grâce à l'interprétation de Schygulla (qui n'est pourtant pas très bien dirigée), que le film parvient à retenir l'attention jusqu'au bout. Quant à Deborah Harry, la chanteuse blonde du défunt groupe Blondie, elle est annoncée en grosses lettres sur la jaquette et au générique, mais son rôle cumule tout au plus cinq ou six minutes de temps écran avec à peine deux répliques. Le film constitue une curiosité aimable pour les amateurs de Schygulla et pour ceux qui ont tellement aimé **Desperately Seeking Susan** qu'ils en redemandent sans être trop difficiles sur la qualité. Après tout, le film semble avoir été fait pour eux.

Martin Girard

L'ENFANT-RAT

(v.f. de **Rat Boy**)

Première réalisation de Sondra Locke, l'actrice-fétiche de Clint Eastwood, **Rat Boy** (1986) est un film qui m'intriguait depuis longtemps. J'avais hâte de voir comment la réalisatrice approcherait cette histoire pour le moins inusitée d'un enfant-rat vivant dans un dépôt de Hollywood. Malheureusement, la distribution étant ce qu'elle est, le film est sorti en France — où il fut assez bien reçu par ailleurs — avant de venir accumuler de la poussière sur les tablettes des



exploitants nord-américains. Au Québec, il est encore très difficile de trouver **Rat Boy** dans sa version originale. J'ai donc dû me contenter de la version française pour faire la critique du film. Avis aux intéressés: la qualité technique du doublage laisse un peu à désirer. Il semble que, faute d'un budget convenable, certains effets sonores et certaines ambiances aient été escamotés ou minimisés au mixage.

Que cela ne fasse pas reculer les admirateurs irréductibles de films fantastiques. **L'Enfant-rat** vaut la peine d'être vu même s'il nous laisse sur notre faim. Le film oscille entre la table sarcastique et le conte de fée sentimental. Mais le scénario de Rob Thompson n'est ni assez méchant, ni assez émouvant, pour combler l'une ou l'autre des intentions de la réalisatrice. Le début et la fin du film sont pourtant assez réussis parce qu'ils se concentrent sur la relation qui s'établit entre l'enfant hybride et l'étalagiste un peu paumée (interprétée par Sondra Locke) qui veut l'exploiter. Le reste du long métrage n'est pas sans intérêt puisque Locke y satirise le show-bizz américain, mais le style de la réalisation demeure, en tout temps, beaucoup trop sage.

Restent les maquillages de Rick Baker et la pantomime attachante de Sharon Baird, dans le rôle du rongeur aveugle aux manigances de celle qu'il aime. Signalons aussi la présence de Gerrit Graham qui se fait trop rare au cinéma depuis sa prestation dans **Phantom of the Paradise**, le film de Brian De Palma, auquel **L'Enfant-rat** rend d'ailleurs hommage.

Johanne Larue

PASCALI'S ISLAND

Chaque année, chaque décennie qui passe, possède sa part de grands films oubliés ou passés inaperçus. **Pascali's Island** (1988) est un de ceux-là. Mais nos clubs vidéos ont remédié à la

situation: **Pascali's Island** est maintenant disponible, sur cassette, dans ses versions originale et doublée.

Le film a été écrit et réalisé par James Dearden, le scénariste de **Fatal Attraction**, d'après un roman de Barry Unsworth. Bien que répondant à plusieurs des caractéristiques du thriller, **Pascali's Island** a peu à voir avec le projet précédent de Dearden. En fait, **Pascali's Island** possède une intelligence et une sensibilité totalement absentes de **Fatal Attraction**. Le mérite revient peut-être au roman d'Unsworth mais quelque chose me dit que Dearden y est aussi pour quelque chose (et qu'il aurait donc mis de côté certains principes, en écrivant le film à succès d'Adrian Lyne). C'est que **Pascali's Island**, tant pour les idées véhiculées que pour la réalisation, est une oeuvre complètement renversante. Le genre de film que seul un cinéaste chevronné peut réaliser. Ce qui en dit long sur le talent de Dearden, qui n'en est qu'à ses débuts.

Son film nous transporte sur une île grecque appartenant encore à l'empire ottoman. Les relations entre Grecs chrétiens et Turcs musulmans sont de plus en plus tendues alors qu'ailleurs l'Europe se déchire. La Première Guerre mondiale va bientôt éclater. Sur son île, Pascali (Ben Kingsley) sert de guide et d'interprète aux touristes...mais il les épie aussi secrètement, il espionne visiteurs et insulaires depuis 20 ans. Sa seule raison de vivre est de protéger cette petite parcelle de terre pour son empereur et dieu ottoman, à qui il écrit des lettres douloureuses et passionnées. Des missives qui, depuis toujours, demeurent sans réponse.

On voit déjà comment le personnage de Pascali s'inscrit dans un courant romantique: une âme en peine, errant dans les ruines d'une civilisation condamnée, et qui s'accroche obstinément à ce qui ne peut plus être. La mort suinte de partout. Le film s'abandonne au romantisme avec une émotion rare. D'autant



plus que le personnage principal se voit bientôt déchiré par le doute et la jalousie, lorsqu'un mystérieux archéologue (Charles Dance) fait irruption dans sa vie et celle de sa seule amie (Helen Mirren), une artiste aux idées libérales. Et voilà Pascali prisonnier d'un triangle amoureux, «au-delà du bien et du mal», mais cependant destiné à une fin tragique.

Ben Kingsley joue son personnage avec les sentiments à fleur de peau, son visage souvent transfiguré par la douleur ou l'état de grâce. Toute une performance, magnifiquement servie par le lyrisme de la réalisation. L'éclairage souvent onirique, les lents fondus-enchaînés, les mouvements de caméra qui soulignent les regards et la musique hypnotisante de Loek Dikker tissent une toile d'où on ne veut pas s'échapper.

Johanne Larue

Les conquérants

Après avoir exploré divers contextes conflictuels contemporains (*Salvador*, *Platoon*, *Wall Street*), Oliver Stone fera une plongée dans l'histoire en évoquant



dans *The Conquest* l'aventure des conquistadors espagnols au Mexique. Robert De Niro y tiendra le rôle de l'un de ceux-là, Hernan Cortés.

Changement

Michael Keaton, qui tenait le rôle du justicier par excellence dans *Batman*, sera un «méchant» dans le prochain film de John Schlesinger, *Pacific Heights*. Il aura pour victime Melanie Griffith (*Working Girl*).

Question de langue

Claude Berri (*Manon des sources*) va tourner son prochain film en anglais, d'après un sujet de Melissa Matheson (Mme Harrison Ford) qui fut la scénariste du *E.T.* de Steven Spielberg. Cela s'intitulera *My Stupid Dog*.

Les grands hommes

Jack Nicholson tiendra le rôle de l'empereur déchu Napoléon Bonaparte dans *The Murder of Napoleon* qu'il compte réaliser lui-même. Le film est tiré d'un livre du Montréalais Ben Weider qui est convaincu que le petit caporal est mort empoisonné sur l'île Sainte-Hélène (l'autre, celle qui se trouve dans l'Atlantique).

Vive la reine

Périodiquement, Patrice

Chéreau quitte le théâtre pour tenter une expérience au cinéma. Cette fois, il s'attachera à une nouvelle adaptation du roman d'Alexandre Dumas, *La Reine Margot*. C'est Isabelle Adjani qui ceindra la couronne dans cette histoire haute en couleurs. On se souvient sans doute que Jeanne Moreau tint le même rôle dans un film des années 50.

L'euphorie

Après le succès populaire de son deuxième film, *Cinéma Paradiso*, Giuseppe Tornatore peut



proclamer en toute confiance le titre de sa nouvelle production *Tout va bien*, d'autant que Marcello Mastroianni et Michèle Morgan s'en partagent l'affiche.

Conte de fée

Le jeune Salvatore Cascio, qui campait l'espionne Toto dans le film susdit de Tornatore, jouera maintenant sous la direction de Duccio Tessari (*Les Titans*), dans un film joliment nommé *Il était une fois un château avec quarante chiens*. Il y aura pour partenaire Peter Ustinov.

Dernier round

Pour le cinquième épisode de *Rocky*, Sylvester Stallone fait de nouveau appel au réalisateur John Avildsen qui fut le réalisateur du premier (et meilleur) film de la série. Cette fois, son héros n'est plus un boxeur, mais un entraîneur qui espère conduire à la victoire un jeune protégé. Scénariste aussi bien qu'acteur, Stallone a songé sérieusement à faire mourir son personnage dans ce chapitre, mais